



LARRY
BROWN
FAY

Gallmeister 

LARRY BROWN (1951-2004) est né et a vécu dans le Mississippi, près d’Oxford. Passionné par la pêche, la chasse et la lecture plus que par les études, il a exercé des métiers aussi divers que bûcheron, peintre en bâtiment ou droguiste, puis pompier pendant dix-sept ans, avant de se consacrer uniquement à l’écriture. Il est le seul écrivain à avoir reçu à deux reprises le prestigieux Southern Book Award for Fiction.

Fay

Un auteur d’une profonde humanité. Brown chérit chaque bon à rien qu’il met en mots.

THE NEW YORK TIMES

Il y a toujours eu des femmes chez Larry Brown, généralement de sacrées pépées au caractère bien trempé, mais aussi des mères à demi folles ou des sœurs capables de tuer, en tout cas des présences décisives; et Fay s’inscrit dans cette lignée, puissante, influente, voire dévastatrice.

LIBÉRATION

Il y a du Faulkner chez Larry Brown. Sa voix est unique, rugueuse et tendre lorsqu'il accompagne ses héros au bord du chaos. Du costaud et de la grande littérature.

L'EXPRESS

Secouant le lecteur, le touchant quand il faut, lisez, relisez Larry Brown, du pur joyau de roman noir.

LE MATRICULE DES ANGES

DU MÊME AUTEUR

Père et fils, Gallmeister, totem, 2015

Joe, Gallmeister, totem, 2014

Larry Brown

Fay

Roman

Traduit de l'américain
par Daniel Lemoine
et revu par Françoise Merle

TOTEM n° 71
NOIR

Titre original: *Fay*

Copyright © 2000 by Larry Brown
All rights reserved

© Éditions Gallimard, 2002, pour la traduction française
© Éditions Gallmeister, 2017, pour la présente édition

web-ISBN 978-2-404-00688-8
ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Oli Winward
Conception graphique : Valérie Renaud

Pour mon oncle de tout sauf de sang, Harry Crews

Livre I

ELLE venait de franchir les collines qui s'évanouissaient maintenant dans l'obscurité, et, en se posant sur la route poussiéreuse, ses pieds rencontraient de petits cailloux aux arêtes aiguës qui la faisaient grimacer. Pour la première fois, elle était seule au monde, et la nuit tombait vite. De temps à autre, au fil de ses pas, elle voyait scintiller les lumières des maisons derrière les arbres et elle marchait en secouant son sac à main. Le bruit des voitures roulant sur l'asphalte parvenait jusqu'à elle, mais elle en était encore très loin.

Plus d'une fois, elle s'arrêta et se retourna pour contempler les crêtes qu'elle abandonnait derrière elle, reconSIDérant sa décision, mais, chaque fois, elle se ressaisissait en secouant la tête et poursuivait son chemin.

Le sud semblait être la meilleure solution. Elle avait vaguement connaissance d'une côte. Elle savait qu'il y ferait plus chaud en hiver, et c'était surtout ça qui l'engageait à poursuivre dans cette direction. Elle imaginait des plantations de citronniers, elle se voyait récoltant les fruits par des journées ensoleillées, logeant dans une maisonnette où elle stockerait ses provisions et pourrait regarder la télévision au gré de ses caprices. Elle imaginait un vrai lieu, solide, où elle pourrait vivre, et, peut-être même faire venir les autres. Ou bien elle se voyait traverser à vélo une campagne sans relief, près d'une eau toujours miroitante juste au-delà du rivage, et des oiseaux planant dans le ciel, comme sur les images. Elle marchait tête baissée et écoutait les créatures de la nuit qui lançaient leurs appels du fond des fossés, dans l'épaisseur des jonchères et des bouquets d'arbres s'élevant sur les bords de la rivière.

À un moment, elle s'arrêta pour se reposer sur un pont étroit et s'assit sur un tronc d'arbre transpercé de nombreux clous. Une petite rivière, parsemée de pilotis brisés et de rochers luisants, s'écoulait au-dessous d'elle. Elle avait soif, mais elle craignait de s'aventurer jusqu'à la rive boueuse, où se cachaient des serpents. Elle resta assise, enlaçant ses genoux, et contempla les étoiles qui perçaient le ciel au-dessus d'elle. Un ciel si calme, figé, des étoiles si brillantes... Elle tourna une nouvelle fois la tête vers les bosquets d'arbres résonnant de musique. Il ne lui faudrait que peu de temps pour rentrer. Elle se leva et poursuivit son chemin.

Un troupeau de vaches, paissant sereinement, observèrent son passage, immobiles comme des statues. Elle en eut peur, mais poursuivit sa route. Elle n'avait pas de montre, mais elle savait qu'elle marchait depuis environ une heure.

Quand elle eut passé la dernière courbe du chemin, elle découvrit un autre pont et s'arrêta encore pour se reposer, avant de se diriger vers l'endroit où, peut-être, quelqu'un la prendrait en stop. Elle s'assit, croisa ses jambes sous sa jupe et ouvrit le fermoir de son sac à main. Elle fouilla parmi les quelques objets qu'il contenait, sortit les deux billets de un dollar, les lissa, les contempla. Puis elle les plia en quatre, ouvrit le premier bouton de son chemisier, les glissa dans son soutien-gorge abîmé, contre son sein gauche, soigneusement, et referma le bouton. Ensuite, elle se leva, s'échappant de cette zone boisée dont les arbres dégoulinaien de résine noire, et retrouva le chemin poussiéreux. La lune se levait.

LES chiens de garde aboyant dans les cours lui faisaient peur, quelquefois ils s'avançaient au bout des allées et montraient les crocs, mais aucun ne la poursuivit. Elle passa devant un bâtiment nettement en retrait de la route et vit une croix sombre, fixée haut dans le bois, près du pignon. Elle s'arrêta. À l'intérieur du bâtiment, on distinguait une lueur jaunâtre, derrière des vitraux. Elle se demanda s'il y avait un robinet quelque part.

Elle s'engagea dans une allée de gravillons bien entretenue, tout en écartant les mèches de cheveux qui retombaient sur son visage. À l'arrière du bâtiment, au sommet d'un pylône, on avait accroché une ampoule, ce qui lui permit d'apercevoir une clôture de fil de fer, renforcée par des rochers patinés par le temps. Un nuage d'insectes tourbillonnait autour du pylône. La lampe émettait un bourdonnement grave, incessant, et jetait sur le paysage un voile arachnéen. Au loin, dans les bois obscurs, des criquets chantaient.

Elle avança prudemment, bien qu'il n'y eût aucune voiture garée. Elle avait l'impression que ses pas étaient bruyants sur le gravier de l'allée. Le mur orienté vers l'ouest était noyé dans l'ombre et, devant l'entrée du bâtiment, un parterre de fleurs limité par une rangée de briques s'offrait au regard. À quelques pas de là, elle découvrit dans l'herbe humide un tuyau d'arrosage enroulé et repéra le robinet où il aboutissait. Elle s'en approcha et l'ouvrit.

L'eau était douce et fraîche. Elle se tenait là, buvant directement au tuyau, quand elle entendit un grondement et tourna la tête pour découvrir, à une dizaine de mètres, un tas de poils et d'os, une boule tachetée, la tête enfoncée entre les omoplates. La chose s'approchait en dégageant un bruit métallique. Il valait mieux ne pas s'enfuir, elle le savait; aussi, elle lâcha le tuyau et affronta la bête. Le chien se mit en arrêt sur ses pattes raides, la bave aux lèvres. Ses canines luisaient dans sa gueule ensanglantée et son regard exprimait la souffrance. Un nouveau grondement lui échappa et il semblait respirer péniblement. L'une de ses pattes, prisonnière d'un piège rouillé, était presque amputée, et, tout en avançant, il essayait de la maintenir en l'air, gémissant peut-être dans l'espoir d'un secours. Elle recula en direction du perron et monta les marches. Des colonnes en fer forgé, ornées de feuillages peints, agréablement fraîches au toucher, encadraient l'escalier. Le chien approchait. Elle se tourna vers la double porte en bois sombre pourvue d'une poignée en cuivre massif. Le battant de gauche s'ouvrit quand elle appuya sur la poignée et elle entra d'un mouvement vif, claqua la porte

derrière elle et appuya son dos contre le battant refermé. Le chien gémit, puis on ne perçut plus que le faible tintement du métal sur le gravier, tandis qu'il s'éloignait, traînant son piège et sa chaîne. Elle tendit l'oreille pendant quelques instants. Plus un bruit. S'éloignant de la porte, elle remit son sac en bandoulière sur son épaule et s'avança, à contrecœur, mal à l'aise dans ce bâtiment inconnu.

Elle n'avait jamais mis les pieds dans un endroit pareil. Une allée moquettée – le sol murmurait à peine sous ses pas – et de longs bancs en bois ciré, luisant faiblement dans l'obscurité. Elle avança lentement, caressa le pin teinté de brun sombre. D'imposantes poutres soulignaient les voûtes et, sur un grand tableau accroché au mur du fond, des chérubins grassouilletts, vêtus de simples lambeaux de toile, dansaient au-dessus de champs de fleurs ou se rassemblaient aux pieds d'un Jésus barbu au visage encadré de longs cheveux, assis sur un rocher et enveloppé dans une toge. Du bout des doigts, elle effleura des plaques en cuivre apposées au bout de chaque rang. Les murs étaient percés de vitraux semblables à ceux de la façade, petits fragments de verre bleu, rouge et or, et, en face d'elle, sur une table, étaient disposés des bols en métal poli. Une nappe de dentelle blanche. D'autres tableaux représentaient Jésus, toujours entouré de gens et d'enfants. Sur tous les tableaux, l'expression de son visage était triste. Un silence absolu pesait dans le vide de la salle, immense. Elle se demanda si le chien était parti. Elle espéra qu'il le soit. Elle décida qu'il valait mieux qu'elle reste ici un moment, le temps qu'il puisse s'éloigner.

Les longs bancs étaient couverts d'une étoffe douce, agréable au toucher. Derrière la table s'élevait une petite scène recouverte d'un plancher de bois sombre. Elle ouvrit une petite barrière, dont le loquet émit un cliquetis, puis gravit les deux marches et s'immobilisa, face aux bancs rangés en ligne. Sous ses yeux, une bible de cuir, aux feuillets fragiles, était ouverte. Elle tourna les pages en les faisant glisser sous ses doigts. De cet endroit, quelqu'un devait avoir coutume de parler à l'assemblée.

— Une église pour les riches, dit-elle.

Elle entendit résonner sa voix en écho dans la salle, puis s'évanouir en heurtant les murs. Elle s'éloigna du livre, redescendit les marches, passa la barrière et suivit la grille. Au fond, il y avait une porte qu'elle ouvrit. Elle se retrouva dans une cuisine. On percevait seulement une faible lumière au-dessus du fourneau. Un alignement de longues tables bordées de chaises pliantes.

Elle actionna l'interrupteur placé près de la porte. Les néons clignotèrent pendant quelques instants, puis la lumière se stabilisa, forte, vive, dévoilant des assiettes sur un égouttoir, près de l'évier, des boîtes de café sur le plan de travail et des placards accrochés au mur du fond. Un réfrigérateur blanc.

Elle posa son sac à main sur le plan de travail, ouvrit la porte du réfrigérateur, découvrit des briques de lait, des casseroles pleines de ragoût et de poulet frit, des tranches de jambon. Au plafond, les néons bourdonnaient.

Elle trouva une assiette et une fourchette dans un placard, un pain sur le coin du plan de travail, se servit un verre de lait et remplit l'assiette de nourriture. Elle s'assit à l'une des longues tables et se mit à manger. Le poulet était sec, mais cela ne la gênait pas. Des miettes tombèrent sur la table. Elle regretta de ne pas avoir connu cet endroit pendant ces nuits, dans les bois, où elle balançait ses genoux contre son ventre vide pour tromper la faim, ces nuits qu'ils avaient passées à attendre que le vieux revienne et apporte quelque chose à manger, de nombreuses nuits, et jamais il n'avait répondu à leur attente.

Elle se leva, se servit un autre verre de lait et fouilla à nouveau dans les placards. Il y avait des donuts frais dans une boîte en carton. Elle en prit trois, s'assit, les mangea, puis lécha le sucre glace déposé sur ses doigts.

Elle attrapa dans son sac le paquet de cigarettes froissé que Gary, son frère, lui avait donné, en sortit une, la tint entre ses doigts tout en cherchant les allumettes qu'elle finit par trouver sous les tubes de rouge à lèvres à trois sous, les peignes en plastique, les rubans, les objets divers pieusement conservés au fil des années. Elle alluma sa cigarette, éteignit l'allumette en

la secouant, la rangea dans son sac à main, tira une autre chaise vers elle pour y étendre ses jambes, souffla lascivement la fumée en direction du plafond et jeta la cendre sur les os de poulet restés dans son assiette. Il ne lui manquait plus qu'une chose.

Le café soluble était dans un tiroir; elle fit chauffer de l'eau dans une casserole, dégotta du sucre, le mit dans sa tasse et remua pour le faire fondre, puis elle retourna à sa place, le breuvage fumant devant elle. Elle fuma une autre cigarette, mais eut soudain la sensation qu'elle était déjà restée trop longtemps dans les lieux. Elle rangea les plats dans le réfrigérateur, versa les déchets que contenait son assiette dans une poubelle. Elle fit couler de l'eau chaude dans l'évier, ajouta du liquide vaisselle, lava l'assiette, le verre, la cuiller et la fourchette et remit tout en place. Elle nettoya la table avec une serviette en papier. Elle rangea les chaises et la casserole. Enfin, elle reprit son sac à main et vérifia une dernière fois que tout était bien en place. Puis elle éteignit la lumière et sortit.

Au milieu de la grande salle, elle s'arrêta à nouveau. Elle eut l'impression que Jésus, du haut de sa grandeur, la fixait de ses yeux peints. Elle regarda la table et les bols vides. Bien qu'elle sentit que le visage, sur le tableau, n'exprimait aucun reproche concernant le fait qu'elle se soit servi à manger, elle revint sur ses pas, remonta l'allée silencieuse jusqu'à la table, glissa la main sous son chemisier et sortit les billets pliés de son soutien-gorge. Elle les déplia, en déposa un dans un bol, remit l'autre sur son sein.

Rien ne bougea dans la salle. L'idée d'y trouver un coin pour dormir lui traversa l'esprit, mais c'était encore trop proche de l'endroit qu'elle venait de fuir. Elle entrouvrit la porte et jeta un œil dehors. Le chien avait disparu. Elle referma la porte derrière elle, rejoignit la route goudronnée. Puis elle se souvint que l'eau coulait toujours et revint sur ses pas pour l'arrêter.

LA route suivait les collines, elle pouvait voir des champs qui s'étendaient en contrebas, les petites taches bleues de lumière dans les cours des maisons, les feux rouges arrière des voitures sur une autoroute, et sentir la rumeur lointaine de leur circulation au ralenti. Il n'y avait presque pas de trafic. Deux voitures passèrent près d'elle, sans s'arrêter. C'était une vieille route de campagne, rafistolée par endroits, avec des bas-côtés effondrés, envahis de hautes herbes. Les chiens aboyaient toujours sur son passage. Dans l'une des maisons qu'elle croisa, derrière une grande fenêtre, elle remarqua des gens qui se mettaient à table : un homme, une femme, un garçon et une fille. Elle s'arrêta un instant pour les observer. Dans la cour, il y avait des vélos, une balançoire. L'homme riait, il portait un T-shirt et des lunettes. La femme, tenant un saladier, passa derrière lui, mit la main sur son épaule pour déposer le plat sur la table. Le garçon et la fille tendirent leurs assiettes. Ça ressemblait à ce qu'elle avait vu à la télévision, un jour, dans une vitrine, en Floride, et elle se souvint qu'elle était restée en contemplation devant la scène jusqu'au moment où son père était revenu sur ses pas pour l'arracher au spectacle en la tirant par le bras. Le tableau était presque identique : une jolie maison, des vêtements de bonne qualité, une table bien servie. Elle s'interrogea sur le père et sa fille. Restait-elle éveillée, s'efforçait-elle de lutter contre le sommeil, tentait-elle, avant de fermer les yeux, de se cacher pour lui échapper ? Elle reprit son chemin.

Les muscles de ses jambes lui promettaient des courbatures, vu l'escalade qu'elle venait de faire. Mais elle approchait de la dernière colline. Au nord, elle percevait une faible lueur, derrière

les arbres nichés au sommet du monde, et elle devina la présence d'une ville. Oxford, sans doute. Son père en avait parlé. C'était là, pensait-elle, qu'il allait acheter son whiskey, mais elle n'y était jamais allée. Ils étaient venus du sud-est et avaient traversé la Géorgie et l'Alabama le long de petites routes, s'arrêtant dans des villes somnolentes loin des autoroutes, où ils passaient la nuit dans les parcs, enroulés dans une couverture ou étendus sur l'herbe. Et avant qu'il ne perde le camion, dans la cabine ou sur le plateau. Elle avait l'habitude de marcher sur les routes. Celle-ci n'était pas différente des autres, elles conduisaient toutes quelque part.

Biloxi. C'était le nom de la ville. Elle en était sûre, maintenant. Elle dirait aux gens qu'elle allait là-bas. À Biloxi.

Tout en marchant, elle s'efforçait d'oublier sa solitude. Elle espérait ne plus voir de chiens, comme tout à l'heure. Mais ce chien souffrait, il voulait qu'on retire le piège qui le blessait. Il était sans doute à moitié fou de douleur. Peut-être qu'il était brave, avant de se faire prendre par le piège. Peut-être même qu'il avait un maître. Mais elle avait été mordue trop souvent pour se sentir tranquille en présence d'un chien. Plus tard, peut-être, quand elle serait installée, elle pourrait adopter un chiot, apprendre à devenir son amie.

Elle continuait à grimper la colline. Elle aperçut un lac, sur sa droite, dans une vallée profonde et belle, parsemée de formes blanches, sûrement des vaches endormies. La lune était un ballon flottant à la surface de l'eau, et elle se souvint que la rivière devait être en contrebas. Elle n'arrivait pas à se rappeler son nom. Elle finirait bien par la traverser, peut-être de l'autre côté de cette dernière colline. Les feux rouges des voitures lui semblaient plus proches maintenant, et elle s'arrêta, soudain, pour voir si elle entendait le bruit d'un moteur. Elle perçut un son très lointain et vit, à nouveau, de la lumière derrière les arbres. Elle se demandait quelle distance elle avait parcourue. Probablement cinq ou six kilomètres, et il lui était impossible de savoir combien de temps s'était écoulé depuis son départ.

Elle reprit sa marche vers le sommet de la colline où le chantier de construction d'une maison semblait toucher à sa fin ; des briques étaient rangées dans la cour, des poutres reposaient sur des établis, une allée, fraîchement bétonnée, serpentait jusqu'à la vieille route goudronnée. Le bruit éloigné se rapprocha, elle jeta un regard en arrière et distingua, s'élevant des hautes herbes sur les bas-côtés, une lueur qui s'intensifiait avec les toussotements du moteur. Elle monta sur le remblai et continua à avancer. En arrivant à sa hauteur, le chauffeur ralentit, et elle tourna la tête pour découvrir un pick-up Ford qui n'avait qu'un feu rouge et le visage d'un jeune homme qui la regardait par la vitre. Le véhicule ralentit encore, parcourut une quinzaine de mètres, puis s'arrêta. Elle s'arrêta elle aussi. Le feu arrière brillait, et il y avait un bateau sur le plateau en appui contre la cabine. Elle vit une lumière s'allumer et le pick-up reculer dans sa direction. Elle attendit.

Trois jeunes hommes étaient à bord. Celui qui regardait par la vitre était blond et portait une barbe à peine visible. Les deux autres silhouettes semblaient avoir des cheveux bruns. Il y avait de la musique à l'intérieur, mais le chauffeur fit un geste pour l'arrêter.

— Salut, fit le jeune homme blond.
— Salut, répondit-elle.

Le passager du milieu, assis près du jeune homme, discutait avec le chauffeur. Le blond la dévisagea, but une longue gorgée de bière, puis se pencha à l'extérieur de la portière en laissant pendre ses deux bras. Elle distinguait mal son visage. Son avant-bras gauche était tatoué. Le moteur du pick-up tournait au ralenti avec un bruit de ferraille.

Elle entendit l'un demander au blond de l'interroger sur sa destination. Puis l'autre lui demander si elle voulait baisser.

— Où tu vas ? demanda le blond.

Elle aurait voulu voir plus clairement son visage, car cela lui aurait permis de se faire une opinion. Elle n'avait jamais parlé à autant de garçons.

— À Biloxi, répondit-elle.

Celui du milieu marmonna quelque chose, puis se pencha légèrement en avant. Le blond but une nouvelle gorgée de bière.

— T'es pas au bout de tes peines, c'est loin d'ici, dit-il. Ta voiture est tombée en panne?

— J'ai pas de voiture, dit-elle.

Le chauffeur fit taire le moteur. Avant qu'il n'éteigne les phares, leur lumière révéla la présence de quelques jeunes pins, d'une clôture défoncée et d'un bout de route donnant sur nulle part. Le pick-up recula d'un ou deux mètres. Mais elle ne ressentait encore aucune crainte. Elle pourrait toujours s'enfuir, si les choses prenaient une mauvaise tournure.

— On revient de la pêche, dit le blond. On a placé des lignes, là-bas. T'habites dans le coin?

Elle désigna la route obscure et les collines derrière elle.

— J'habitais par là-bas. Je veux aller à Biloxi. Vous allez dans cette direction?

Le blond eut un rire étouffé et se gratta la joue. Il lui plaisait bien, même s'il secouait la tête.

— Biloxi, non. Tu sais à quelle distance ça se trouve?

— Non. C'est loin?

— Je sais pas combien de kilomètres. Faut traverser tout l'État.

Elle leva la tête vers le ciel qui réverbérait toujours une douce lueur, à travers les arbres au lointain.

— C'est Oxford, là-haut? demanda-t-elle.

— Où ça?

D'un signe de tête, elle montra les collines.

— Là-haut. Là où vous voyez de la lumière.

Le jeune homme lança un regard et elle vit sa tête bouger rapidement de haut en bas.

— Ah. Ouais, c'est Oxford.

— C'est la bonne route?

Il s'éloigna de la vitre et ouvrit la portière. Quand il fut sorti et se trouva devant elle, elle fit un pas en arrière. Le jeune homme du milieu se glissa sur le siège, mais ne descendit pas. Elle se

sentit dévisagée, bien qu'elle ne pût voir son regard. Elle pensait que c'était lui qui avait parlé tout à l'heure. En tendant sa canette de bière, le blond désigna la direction d'où s'élevaient les lumières. Il était grand, avait des biceps musclés, et dégageait une odeur de poisson.

— Tu peux passer par là, dit-il. Mais faut que tu ailles jusqu'à Batesville, puis que tu prennes la Route 55, jusqu'au bout. Elle va droit en Louisiane. Tu ne seras pas loin de Biloxi.

Il se tourna vers elle et elle s'aperçut qu'il était pieds nus.

— Je m'appelle Jerry, dit-il. Et toi?

— Fay, dit-elle. Fay Jones.

— Tu veux une bière, Fay Jones?

— Pourquoi pas? Si vous en avez assez.

À L'ARRIÈRE du pick-up, c'était très aéré, et le vent soufflait dans ses cheveux, les ramenant sur son visage. Il était assis près d'elle, les épaules calées contre la vitre arrière de la cabine, et il avait du mal à allumer ses cigarettes. Dans le bateau, il y avait deux glacières, et ils s'étaient installés sur un banc, à la poupe, les pieds posés sur l'une d'entre elles.

Il venait de quitter la marine et parlait des endroits où il était allé: Singapour, Hong Kong, Manille. Il lui raconta qu'il partageait un mobile home avec les deux autres, près de la ville, et qu'ils travaillaient à la Georgia-Pacific, une fabrique de contreplaqué. Ils étaient en vacances depuis trois jours, il leur en restait encore quatre, week-end inclus.

Elle commença par refuser de lui prendre la main, et finit par céder. Elle se laissa embrasser plusieurs fois, mais quand il essaya de lui toucher les seins, elle repoussa sa main. Il y avait des jours où elle rêvait d'avoir une poitrine moins opulente. Les gens la regardaient toujours, des hommes, des jeunes comme lui. Il ne protesta pas. Elle serra les genoux et essaya de maîtriser ses cheveux.

Elle avala rapidement sa bière et il lui en ouvrit une autre. Elle devina, à travers sa chemise usée, les muscles de son dos.

Après lui avoir offert encore à boire, il se pencha et l'embrassa. Elle le laissa faire.

La route s'étirait derrière eux et la ligne blanche discontinue, au-delà du plateau, s'estompait, puis se noyait dans l'obscurité. Elle sentait la chaleur de son corps, près d'elle, elle sentait la fraîcheur grandissante du vent, et elle avait la chair de poule, de petites pointes de chair surgissant à la surface de sa peau comme ses tétons sous son soutien-gorge. Elle ne savait pas ce qui allait se passer, quand ils arriveraient à destination. Elle ne voulait pas de la présence des deux autres, et elle avoua à son compagnon qu'elle avait entendu les paroles prononcées par l'un d'eux.

— Il est bourré, c'est tout, répondit-il.

Ils s'arrêtèrent à un feu rouge et elle croisa les jambes sur le siège du bateau tandis que des voitures s'alignaient derrière eux. Le pick-up prit un virage et s'engagea dans une longue descente bordée de centres commerciaux, de vidéo clubs et de fast-foods. À un autre feu rouge, un flic dans une voiture de patrouille les fixa du regard, mais le jeune homme blond lui avait déjà conseillé de planquer sa bière pendant la traversée de la ville. Le flic les observa jusqu'à ce qu'ils redémarrent, et elle eut peur qu'il ne les suive, mais il ne le fit pas.

Ils gravirent une nouvelle colline, dans un trafic clairsemé, quelques jeunes gens en Jeep et pick-up japonais qui montaient et redescendaient la route. Elle se demanda comment des jeunes pouvaient se payer des voitures pareilles. On en voyait partout, garés sur les parkings, discutant les uns avec les autres, en groupe, penchés aux vitres, riant.

— Ils font quoi, tous ces jeunes ? demanda-t-elle.

— Ils traînent, c'est tout. Je crois bien qu'ils ont rien d'autre à faire.

Il semblait plus calme depuis qu'ils étaient arrivés en ville. Le pick-up fit gronder son moteur sous leurs pieds, s'engagea dans une rue, puis contourna une énorme bâtisse blanche éclairée par des projecteurs et entourée de chênes élevés. Tandis qu'ils s'éloignaient pour poursuivre leur route, elle continua à contempler le bâtiment et demanda :

- Qu'est-ce que c'est?
- Le tribunal, dit-il. Tu es jamais venue en ville?
- Pas dans cette ville.

Le pick-up prenait de la vitesse et le vent était toujours plus froid. Elle se serra contre lui pour se réchauffer, ses cheveux lui caressaient les joues et, de temps en temps, ses yeux se fermaient. Il lui massait le dos et les côtes. Elle sentit ses doigts s'arrêter pour suivre le contour d'un os, et elle eut honte de sa maigreur qu'elle aurait voulu cacher au monde entier.

Puis ils accélérèrent à nouveau, hors de la ville, sur une route en mauvais état, bordée de bâtiments sans lumière et de fossés envahis de kudzu, où l'on apercevait des épaves de voitures empilées derrière des clôtures métalliques. Un réservoir d'eau, de couleur bleue, se dressait, très haut, en équilibre sur des pilotis bleus, noyé dans une lueur glauque, comme les voitures dans le parking en dessous, et, du toit plat d'une usine, s'élevait de la vapeur d'eau. Des murailles de pins défilaient à toute vitesse.

Dans les virages, ils glissaient sur le banc du bateau, ils ne disaient pas grand-chose, tout occupés à s'abriter du vent, et buvaient leur bière à petites gorgées. Le pick-up roulait plus vite maintenant, il traversa un vallon, parmi les silhouettes noires des arbres et les clôtures en bois qui défilaient sous leurs yeux et allaient se perdre dans la nuit. Les feux de stop recouvrirent soudain d'un linceul rougeâtre le goudron de la chaussée. Le pick-up ralentit, émit un grincement et s'engagea sur un chemin caillouteux. Les branches des arbres étaient basses, les feuilles caressaient le toit de la cabine et le véhicule cahotait au gré des accidents de terrain. De la bière, jaillissant de la canette qu'elle tenait à la main, se renversa sur sa jupe, dessinant une tache noire au contact froid.

- Il faut que j'aille aux toilettes, dit-elle.
- Ouais. Dans une minute.

Il retira son bras qui enlaçait les épaules de Fay, se redressa, toujours adossé à la cabine, finit sa bière et lança la canette dans les buissons alentour. Le pick-up s'arrêta dans une secousse, après avoir fait un brusque demi-tour. Le jeune homme blond

se leva, enjamba le bord du plateau et dit quelque chose au voisin du chauffeur, qui venait de refermer sa portière. Fay examina l'endroit. C'était un bosquet de jeunes pins, au centre duquel un mobile home était installé. En dessous, on pouvait apercevoir des souches d'arbre. Une suspension, accrochée aux branches d'un pin, éclairait une terrasse de bois encore en construction, au sol jonché de copeaux et recouvert de sciure, et des planches étaient appuyées contre un établi. Un bébé pleurait à l'intérieur du mobile home et on entendait de la musique beugler derrière les cloisons.

Elle se leva pour descendre. Le jeune homme blond avait tendu les bras vers elle pour l'aider. Elle passa les jambes par-dessus le bord du plateau, se laissa glisser, les mains robustes du garçon lui enserrant les côtes, puis il la déposa sur le gravier. Immobile, il la regarda un instant. Puis il alla vers le plateau et se pencha pour en sortir l'une des deux grandes glacières. Le chauffeur monta dans le bateau, se plaça entre les bancs, saisit l'une des poignées de l'autre appareil, et, ensemble, ils soulevèrent la seconde glacière en équilibre sur le bord du plateau. Le garçon blond la maintint en place en attendant que le troisième vienne l'aider à la poser par terre.

— Il faut qu'on nettoie tout le poisson, dit le blond.

— Y en a un qui fait à peu près cinq kilos, dit le troisième.
Tu veux le voir?

— Ouais, fit-elle.

Ils déplacèrent la glacière dans la lumière, et le jeune homme souleva le couvercle, dévoilant un tapis de glace pilée où gisaient des poissons-chats luisants, les yeux morts et la gueule moustachue.

— Seigneur, y en a des poissons, dit-elle. Qu'est-ce que vous allez faire de tout ça?

Le chauffeur était descendu du pick-up et les rejoignit. Le deuxième jeune homme fouillait parmi les cadavres gluants, pour mettre la main sur le plus gros et l'exhiber.

— On va manger du poisson frit, ce soir, dit-il, souriant. Boire de la bière. Faire la fête. Tu aimes faire la fête?

— Oui, j'aime bien, dit-elle.

Elle leur sourit, but une autre gorgée de bière. Elle tenait son sac accroché à son bras, et elle avait vraiment envie d'aller aux toilettes, mais n'osait pas le demander publiquement. Des profondeurs de la glacière, le troisième jeune homme extirpa le corps convulsé et glacé d'un poisson à gueule plate de presque soixante centimètres de long et le lui présenta, dégoulinant, comme un cadeau.

— Une belle prise, pas vrai ?

— Ça c'est sûr, fit-elle.

Elle toucha la chair lisse du bout des doigts puis le poisson fut replacé dans la glacière et le jeune homme s'essuya les mains sur son pantalon.

— Tu peux entrer, si tu veux, dit le blond.

Elle s'approcha de lui et resta là en attendant que les deux autres s'éloignent.

— Où sont les toilettes ? demanda-t-elle.

Il montra le bout du mobile home.

— Elles sont au bout du couloir. Linda est à l'intérieur, mais tu n'as qu'à lui dire que tu es venue avec nous. On arrive dès qu'on a fini de s'occuper des poissons.

Il n'attendit pas sa réponse, se dirigea vers une boîte à outils posée sur la terrasse et fouilla dedans. Elle le vit en sortir un outil et rejoindre les deux autres qui avaient contourné le mobile home. L'un d'entre eux tenait une lampe torche, ce qui lui permit de distinguer les pieds d'une table grossière et les jambes de leurs blue-jeans.

Elle resta immobile, seule, et but une nouvelle gorgée de bière. Linda. Et un bébé, mais elle ne l'entendait plus. La musique jouait toujours, à l'intérieur, un air bizarre, à la guitare, comme elle n'en avait jamais entendu, mais à vrai dire, elle n'avait jamais entendu beaucoup de musique, seulement ce qu'on diffusait à la radio à l'époque où ils avaient encore le camion, ou pendant la récolte des fruits, quand les ouvriers emmenaient un transistor. Elle avait toujours eu envie d'en avoir un à elle, de le trimbaler tout le temps, comme les autres.

Une allée de pierres blanches cassées conduisait au marchepied; quelqu'un avait pris la peine d'installer une petite rampe en bois, de part et d'autre, et des pieux étaient plantés, devant le mobile home, pour permettre, supposa-t-elle, de finir d'y installer la terrasse. Elle enjamba les rallonges électriques orange, contourna un tricycle hors d'usage, et monta. Elle ne savait pas si elle devait frapper, alors elle se contenta d'ouvrir la porte, de passer la tête dans l'entrebattement et de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait de la moquette dans la salle de séjour et un lambris brillant sur les murs. À droite, une cuisine encombrée et une casserole qui fumait sur la cuisinière. Elle entra. La plainte étrange et troublante du bébé se fit de nouveau entendre. Ça venait du couloir, sur sa gauche. Mais selon les indications données par le jeune homme, les toilettes se trouvaient à droite.

Contre la cloison la plus éloignée d'elle, près d'une télévision, une grosse chaîne stéréo était en marche, et la musique jaillissait desenceintes, forte et puissante, rythmée par le grondement des basses. Elle regarda les meubles neufs, tous les disques, admira l'épaisseur de la moquette et l'aménagement ravissant, et se dit qu'elle avait bien fait de partir, même si son frère lui manquait déjà.

Elle posa sa bière et s'engagea dans le couloir. Il était étroit et, quand elle se glissa de biais pour contourner un portant à vêtements, elle heurta une jeune femme grassouillette qui poussa un hurlement et se plaqua contre la paroi, le regard terrorisé, le visage convulsé dans un rictus horrible.

— T'es qui, bordel? dit-elle, et Fay recula.

— Je cherche les toilettes. Il m'a dit qu'elles étaient au fond du couloir.

— Qui t'a dit ça? Tu m'as fait peur, putain!

Fay fit un signe en direction de la porte d'entrée.

— Jerry. Le type dehors, là. Ils ont ramené plein de poissons.

Le bébé se mit à crier plus fort, de l'autre côté du mobile home, plainte désespérée qui se prolongeait, dans le tonnerre des guitares hurlant dans la salle de séjour.

— Je crois que la musique l'a réveillé, dit Fay.

La femme passa devant elle et marmonna :

— Qu'est-ce que t'en sais ?

Fay la regarda s'éloigner.

— J'en sais rien, dit-elle. Je voulais seulement aller aux toilettes.

Elle regarda la femme traverser la salle de séjour, s'engager dans le couloir qui conduisait à l'autre bout du mobile home, puis une porte se ferma et on n'entendit plus que le martèlement de la musique. Elle ne savait pas quoi faire. Elle avait l'habitude d'aller dans les bois pour pisser, mais les hommes étaient dehors et elle avait peur de se faire repérer. Elle resta plantée là. Une minute passa, puis la femme réapparut, un bébé en pyjama dans les bras. Elle baissa le volume de la musique en passant près de la chaîne. Elle s'arrêta, frotta le dos du bébé, le berça sur son bras. L'enfant dévisageait Fay, les doigts dans la bouche.

— C'est dans le couloir, dit la femme. La troisième porte.

Fay ne répondit pas. Elle se dirigea vers les toilettes, entra et referma la porte, leva sa jupe, descendit sa culotte sur ses genoux et s'assit. Elle ferma les yeux, poussa un long soupir de soulagement et resta penchée en avant jusqu'à la fin. Il y avait une drôle d'odeur dans cette salle de bains, des jouets en plastique alignés devant la baignoire, des pyjamas et des chaussettes proprement pliés sur une étagère. Elle s'essuya les fesses, se rhabilla et tira la chasse. Tout ça sans jamais lâcher son sac à main sur le bras.

Quand elle regagna le couloir, elle ne vit personne. Sa canette se trouvait toujours sur le plan de travail, et elle en but une gorgée, mais la bière était maintenant chaude et plate. Elle hésitait à aller s'asseoir sur le canapé. Elle avait envie de s'allonger un moment pour réfléchir à la suite des événements,

Elle alla jusqu'au salon et écouta la musique pendant quelques instants. Des photos encadrées de la femme étaient fixées aux murs, du temps de sa jeunesse, quand elle était plus mince et avait les cheveux plus clairs. Une carabine était posée dans un coin, la crosse peinte en rouge. Des revues étaient empilées près du canapé et éparses sur le sol.

Elle but une nouvelle gorgée de bière, remarqua une fenêtre près de la chaîne et s'en approcha. Les mains en œillères, le visage contre la vitre, elle vit les jeunes hommes, sécateur en main, en train de dépecer les poissons suspendus aux arbres par la tête, la lumière de la torche dansant et jouant sur leurs mains couvertes de sang et sur la chair des animaux, sanguinolente. Elle s'éloigna, de peur qu'ils ne la voient, et traversa à nouveau la pièce pour sortir.

Elle ouvrit la porte, descendit les marches et referma derrière elle. La femme était assise sur une chaise de jardin, au bord de l'allée, et l'enfant tentait de se tenir debout. Il ne semblait pas être encore en âge de marcher.

- Désolée de vous avoir fait peur, dit Fay.
- Je ne sais jamais qui va et vient ici, dit la femme.
- Ils m'ont prise en voiture.
- Où ils t'ont ramassée ? De l'autre côté de la rivière ?
- Ouais.
- J'ai jamais compris pourquoi ils ramènent leurs putés ici.
- Je suis pas une pute.

La femme tourna la tête vers quelque chose près des silhouettes noires des arbres. La lampe éclairait son visage, ses yeux étaient rouges. L'enfant tenta de faire un pas et elle le lâcha, mais il faillit tomber et se cramponna à son genou.

— Si tu restes, faudra que tu donnes des sous, dit la femme. Et ce soir, j'ai fini de faire à manger. Si tu veux quelque chose, tu te débrouilles.

- J'ai mangé.

La femme hocha la tête, d'un air absent, comme si cela la rassurait.

- Ils sont saouls ?
- Je crois pas mais je saurais pas dire.
- Ils ont pris combien de poissons ?
- Plein. Ils en ont pris un qui fait presque cinq kilos.
- T'as une clope ?

Fay se tourna vers la lumière, ouvrit son sac à main et prit le paquet froissé. Il restait deux ou trois cigarettes. Elle en

sortit une, s'approcha d'elle et la lui tendit. La femme la mit entre ses lèvres et fouilla dans sa poche en tendant la jambe.

— Merde. J'ai laissé le briquet à l'intérieur.

— J'ai des allumettes, dit Fay, qui fouilla à nouveau dans son sac.

Quand elle les lui donna, la femme lâcha le bébé qui, surpris, agita les bras pendant une seconde, puis tomba. Il était trop tard pour réagir, mais Fay faillit le faire. Le bébé était allongé par terre pendant que la femme tentait d'allumer sa cigarette.

— Merde, dit-elle.

Elle prit le bébé, le remit debout entre ses genoux, finit par allumer sa cigarette et rendit les allumettes à Fay.

— C'est ton bébé?

— Ouais. Tout le temps malade. Je venais à peine de l'endormir quand tu es arrivée.

Fay voyait les étoiles briller entre les branches des pins. Elle entendait la circulation sur la route. Elle chercha des yeux un endroit où s'asseoir, mais apparemment, il n'y avait pas d'autre chaise. Le bébé avait fourré une main dans sa bouche et il regardait Fay, timidement, avec un léger sourire; elle ne pouvait deviner si c'était un garçon ou une fille. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas vu un bébé d'aussi près, et elle répondit à son sourire.

— Je sais pas où on va stocker tout ça, dit la femme. J'ai dit à Charles qu'il fallait qu'il achète un autre congélateur, et il a dit qu'on n'avait pas de place et je lui ai dit, Fais quelque chose, parce que celui qu'on a est rempli de cerf, j'en ai marre de manger ça, ça me sort par les trous de nez. Il y a une chaise, là-bas, si tu veux t'asseoir.

— Où?

— Juste là. La bleu et blanc. Avec qui tu es? demanda la femme.

— Tu veux dire... avec quel homme?

La femme la foudroya du regard et tira longuement sur sa cigarette. L'expression de ses yeux déplut à Fay.

— Bon, je sais que t'es pas avec Charles. Nom de Dieu, t'as pas intérêt. Si c'est ce fils de pute qui t'a ramassée, je lui fais la peau. J'ai manqué deux matches à cause de sa partie de pêche.

— J'ai un peu parlé avec Jerry, dit Fay. Il s'est assis à côté de moi pendant le voyage.

— Ha! fit-elle. Estime-toi heureuse que Brenda ne soit pas là.

— Qui est Brenda?

— Sa femme. Elle fait partie de mon équipe de base-ball. Elle joue au centre et je joue deuxième base. Tu vas voir des matches de base-ball?

— Non, dit Fay.

La femme s'était retournée vers Fay et ne surveillait plus le bébé. Il tenta de faire un ou deux pas, de s'éloigner d'entre ses jambes.

— On joue pour Rent-All, dit la femme. On est les Rambo féminines de Rent-All, moi, Brenda, Jo Ann, Rachel, Heather Patterson et Kuwanda Starr, elle est noire mais c'est une bonne lanceuse, par contre elle court pas très bien, parce qu'elle s'est fait renverser par une voiture le jour où son petit ami a essayé de la tuer. Jeudi dernier, on jouait contre Handy Andy, Rachel était à la deuxième base, j'étais à la troisième et Kuwanda a lancé la balle au centre, presque jusqu'à la clôture, et j'ai pu terminer, mais pas Rachel.

Le bébé avait levé les bras, peut-être pour assurer son équilibre, et il se balançait, comme au rythme d'une mélodie qu'il était seul à entendre, les pieds tournés l'un vers l'autre.

— Ils m'ont demandé d'entraîner l'équipe, l'année prochaine, dit la femme. Je leur ai dit que j'étais d'accord, mais il faut qu'ils nous donnent des maillots neufs.

Elle tira une dernière fois sur sa cigarette, la jeta de l'autre côté de la cour. Elle regarda le ciel pendant quelques instants, puis s'appuya contre le dossier de sa chaise. Le bébé s'était échappé de ses genoux.

— Je jouais dans l'équipe de Northeast, dit-elle. Mais la ligue me plaisait pas, on jouait toujours contre des nègres, il

fallait participer aux tournois de Holly Springs et y avait toujours des problèmes. Je l'ai dit à Ken, je lui ai dit, J'ai rien contre les nègres s'ils se conduisent correctement. J'ai pas de préjugés, je suis allée à des tas de réunions et de pique-niques avec Kuwanda et je la rencontre tout le temps au supermarché. Mais j'ai dit à Ken, Si tu crois que je vais me faire égorger à Holly Springs par une bande de sauvages armés de lances tout ça pour un satané trophée, eh ben tu peux aller te faire foutre avec ta ligue. Ils ont pas fini avec leurs poissons ?

Elle se retourna sans se lever de sa chaise et, quand le bébé tomba, Fay entendit le bruit inquiétant que fit sa tête en heurtant la rampe en bois. Elle se leva.

— Est-ce que je peux le prendre ? demanda-t-elle.

La femme la dévisagea, méfiante. Puis elle se pencha, prit l'enfant et le lui tendit.

— Pourquoi pas ? Mais tu le lâches pas.

— Ça risque pas, dit Fay, et sur ces mots, elle prit l'enfant sur ses genoux, lui enlaça la taille et regarda son visage pâle.

Il mâchonnait quelque chose.

— Je vais aller voir ce qu'ils ont pris, dit la femme en se levant de sa chaise.

Elle s'engagea dans l'allée, passa près du pick-up et son gros derrière disparut dans l'obscurité, au-delà du mobile home.

Fay glissa un doigt dans la bouche du bébé, le passa sous sa lèvre inférieure douce et mouillée, attrapa un caillou minuscule mais il alla se coincer dans le doux creux de sa gencive. Tenant de son doigt la bouche du bébé ouverte, elle l'examina, sortit le caillou et le jeta par terre.

— Faut pas manger les cailloux, dit-elle au bébé.

Elle avait à présent décidé que c'était une fille. Elle la fit sauter sur son genou et l'enfant rit, joyeuse et surprise, puis se balança. Ces petites mains replètes, ces fossettes, juste sous les phalanges — ça lui rappelait un passé lointain. Comme leurs cheveux sentaient bon, après un bain ! Les cheveux de ce bébé étaient châtain clair et légèrement frisés. Elle l'embrassa sur la joue.

— Je voudrais que tu sois à moi, dit-elle. Je te surveillerais pour que tu tombes pas. (Elle réfléchit pendant quelques instants.) Et je t'échangerais pas contre une voiture.

La femme resta longtemps absente. À un moment Fay entendit des éclats de voix, des protestations véhémentes, et elle voyait parfois le faisceau de la lampe, sur le sol, au coin du mobile home isolé de la terre par des parpaings. Ils n'avaient pas retiré les roues et elle se demanda comment ils l'avaient amené jusqu'ici. Le bébé s'agitait, mais elle le serrait plus fort et, quand il se mit à pleurer, le posa contre sa poitrine, lui caressa le dos pour le calmer et, au bout d'un long moment, elle s'aperçut qu'il dormait. Des rires retentissaient dans le noir maintenant, et elle se demanda si cette Brenda allait débarquer et si, dans ce cas, elle aurait quelque chose à craindre. Demain était encore si loin, inutile de prévoir quoi que ce soit. Elle n'avait presque pas d'argent. Elle regarda les chaussures de tennis déchirées qu'elle portait, leurs lacets cassés et renoués.

Elle retourna le bébé entre ses bras et, sans le réveiller, le posa doucement sur ses genoux, l'installa sur le côté, la tête sur sa cuisse. Les petites mains potelées étaient fraîches et lisses. Elle regarda les ongles minuscules et les paupières, fermées maintenant; sur son menton, brillait un mince filet de salive, qu'elle essuya du pouce.

— Je me débrouillerais pour qu'il ne t'arrive rien, souffla-t-elle.

Là-bas, au-delà de la pinède, la nuit envahissait tout.

UNE seule lampe était désormais allumée, dans le salon, et la musique était une créature vivante, qui flottait dans l'air et caressait la peau de Fay. Jamais elle n'avait entendu les notes avec autant de précision, les cordes et la batterie, les cuivres et le piano. Elle était assise en tailleur près de la table basse, riait sans réfléchir, une canette de bière constellée de givre posée en équilibre sur ses doigts. La pipe d'herbe revenait constamment vers elle, et elle savait, maintenant, qu'elle avait eu raison

d'abandonner ce qu'elle avait laissé derrière elle. Ce n'était plus qu'un cauchemar, une autre vie, une vie qu'elle avait vécue longtemps avant de trouver celle-ci et elle ne savait pas qu'on pouvait se sentir aussi bien, à ce point aimée, protégée et heureuse. La nuit dernière, elle était encore dans cette baraque pourrie, paumée dans les bois. Maintenant elle était là, avec la musique, les amis, et elle se sentait en sécurité.

Sur la table, il y avait plein de choses à manger: des chips, des bols de sauce, des bretzels. Et le jeune homme blond, assisté du deuxième, faisait frire des filets de poisson-chat. Elle sentait l'odeur de la friture, elle entendait l'huile grésiller, et, quand elle se tournait vers le jeune homme blond, il lui adressait toujours un clin d'œil. Elle regarda les muscles de ses bras et le dessin de ses jambes, sous le jean, tandis qu'il s'affairait devant la cuisinière. Mais elle avait envie de l'interroger au sujet de cette Brenda. Elle avait tout le temps. Il lui avait déjà proposé de dormir là. Ils auraient tout le temps de parler. Pour le moment, son seul désir, c'était de continuer à boire de la bière glacée, à écouter la musique, à se laisser pénétrer jusqu'à la moelle de sa puissance qui envahissait l'espace et l'enivrait.

— Tu veux encore fumer? demanda le chauffeur.

Il était assis par terre, adossé au canapé, et Linda, dans un fauteuil, près de la porte, chantait en même temps que la musique, les yeux fermés. Elle avait emmené le bébé dans une chambre et était restée quelques instants avec lui. Et puis elle était revenue dans le salon et n'avait plus bougé.

— D'accord, dit Fay.

Il prit le sac d'herbe et la pipe, les posa devant elle et but une gorgée de bière. Il y avait aussi une bouteille de whiskey sur la table.

— Tu veux boire un coup?

Le chauffeur prit la bouteille et la lui tendit.

— Pourquoi pas, fit-elle.

Elle s'en saisit, la porta à ses lèvres et en but une longue gorgée. L'alcool était brûlant, enflamma sa bouche, puis son estomac, et elle fit une grimace avant de rendre la bouteille. Elle

eut l'impression que le whiskey la secouait de l'intérieur, et elle laissa échapper un long soupir en tapotant ses lèvres d'une main.

— C'est raide, hein ? dit-il.

Il rit et posa la bouteille sur la table.

La télévision diffusait quelque chose, mais la jeune fille était incapable de s'y intéresser. Elle se saisit du sac, prit un peu d'herbe et la mit dans le fourneau de la pipe. Le chauffeur l'observait. Elle en fit tomber un peu sur sa jupe et baissa les yeux. Puis elle s'époussetta et l'herbe tomba sur le sol.

— Bon Dieu de merde, hurla-t-il, couvrant la musique. Ça coûte cinquante dollars les vingt grammes. Tu la fous pas par terre, bordel !

Elle leva son regard vers lui pour constater sa rage.

— Désolée, dit-elle. T'as du feu ?

Il posa brutalement un briquet devant elle et jeta un regard noir à l'écran de télévision. Linda se balançait dans le fauteuil.

Elle portait la pipe à sa bouche quand le jeune homme blond vint s'asseoir près d'elle. Elle se tourna légèrement vers lui, alluma le briquet et approcha la flamme du fourneau, aspira la fumée acré et l'avalà.

— File-moi une taf, dit-il, s'emparant de la pipe et du briquet.

Fay resserra ses lèvres et laissa échapper un mince filet de fumée, en les imitant. Elle regarda le jeune homme et vit l'herbe incandescente s'enflammer dans le fourneau de la pipe. Il aspira une bouffée, la flamme s'éteignit et il reposa la pipe. Il eut une quinte de toux et baissa la tête, adossé au canapé. Il l'enlaça, toussant toujours.

— Merde, fit-il. Elle est forte. T'es défoncée ?

— Je me sens bien, dit-elle. Je me suis jamais sentie aussi bien. C'est vraiment chouette de me garder avec vous.

Il tourna vers lui le visage de Fay, et, quand elle se pencha contre lui, il posa sa main sur ses joues et elle sentit à nouveau l'odeur du poisson. La musique était toujours très forte, la pièce très enfumée, et Fay avait un peu la nausée, la vibration des basses commençait à marteler douloureusement ses tympans. Négligemment, il posa une main sur l'un de ses seins et

l'embrassa, d'une haleine brûlante et vaguement amère, puis il pénétra sa bouche avec sa langue. Elle recula, retira sa main de son sein et la garda dans la sienne, et il glissa ses doigts entre les siens. Elle se sentit rougir. La main du jeune homme revint à la charge et, une nouvelle fois, elle recula. Le deuxième faisait toujours la cuisine et n'avait rien remarqué. Linda était dans son fauteuil, les yeux fermés. Peut-être endormie.

— Pas devant eux, dit Fay.

— Alors viens, dit-il, et il se redressa.

Elle leva le visage vers lui et eut soudain le vertige. Elle voyait la tête du jeune homme tournoyer au plafond, les cheveux dressés.

— Je croyais qu'on allait manger, dit-elle, mais, brusquement, elle sentit qu'elle n'avait plus du tout envie de manger et c'était juste un prétexte, pour différer les choses, pour rester là, assise, et voilà que la main du jeune homme glissa vers son poignet pour le saisir et l'obliger à se lever.

Elle entendit sa voix, par-dessus la musique, lui dire :

— On mangera plus tard.

Puis il l'entraîna à l'autre bout du salon, et le deuxième leva la tête, les regarda passer. L'odeur de l'huile bouillante lui arriva en pleine figure, un nuage de vapeur d'eau s'échappait vers la hotte. Elle eut à nouveau la nausée. Elle vit la poêle, les tranches de poisson mort couvertes de farine de maïs, le sang qui s'écoulait des minces fissures de la chair, et son front se couvrit d'une sueur glacée.

— Je me sens pas très bien, dit-elle, mais le jeune homme blond n'y prêta pas attention.

Il la tenait toujours par le poignet et ils s'enfonçaient dans le couloir où elle avait rencontré Linda pour la première fois, mais maintenant il faisait noir et ses épaules heurtaient les parois. Des vêtements gisaient sur le sol. Ils passèrent devant la porte ouverte de la salle de bains. Le couloir ne lui avait pas paru aussi long, tout à l'heure. Sa vessie était à nouveau pleine, vu la quantité de bière qu'elle avait absorbée, et elle marqua une résistance, eut envie de demander à son compagnon de

s'arrêter, mais il était fort et déterminé à l'entraîner. Il poussa une porte située à l'extrémité du couloir, alluma une lampe et, en passant près du lit défait, il la balança dessus, puis ferma la porte. Elle atterrit sur le bord du lit, la jupe remontée sur les cuisses, hébétée. Elle aperçut une canne à pêche posée sur une commode, des appâts, des bobines de fil, un moulinet au fil emmêlé, et des photos en couleurs de femmes nues, punaisées aux murs.

— Oh, fit-elle, et elle posa les mains sur son estomac pour en apaiser la révolte.

Elle tenta de se relever et rejoindre la porte, mais elle s'écroula sur un oreiller, lutta pour se redresser en prenant appui sur l'un de ses bras secoué de tremblements. Lui, il enlevait son T-shirt.

On frappa à la porte et elle entendit un appel.

— Vous venez manger, ou quoi ?

Une nouvelle fois, elle tenta de se lever.

Elle avait la sensation que tout en elle était bouleversé, et son corps penchait plus lourdement du côté droit. L'une de ses jambes était inerte, et elle avait peur de mouiller sa culotte. Soudain, il fut sur elle, sa bouche chaude et avide écrasant ses lèvres, tandis qu'on frappait de nouveau à la porte, que de nouveau la voix demandait :

— Hé, vous voulez combien de beignets ?

La main du jeune homme avait atteint le dessous de sa jupe, et elle pouvait déjà sentir ses doigts qui franchissaient l'élastique de sa culotte, tâtant le terrain, lui griffant la peau. Elle eut un mouvement de recul, tenta de prononcer des mots pour lui faire comprendre qu'elle ne voulait pas, et il faisait très chaud, dans cette chambre minuscule, et elle sentait la sueur du jeune homme imprégnée dans les draps, et, elle le vit, debout devant elle, qui ouvrait sa braguette, la saisissait par les oreilles et l'attirait vers lui. Elle tendit les bras pour se défendre de ça, de cette chose qui approchait de son visage. Mais, lui, il lui serrait la tête dans une étreinte d'acier, elle sentait ses doigts puissants sur son crâne, il tenta de lui fourrer son sexe dans la bouche, et elle lui vomit dessus.

Il n'en fallut pas davantage pour le freiner dans ses élans. Il laissa échapper un petit cri, recula, et elle se dégagea pour éviter qu'un nouveau spasme ne la pousse à dégueuler sur le lit, mais le vomi jaillit devant elle et tomba entre eux, sur le plancher. Elle eut un mouvement vers lui pour demander secours, mais il était déjà sorti de la chambre pour se précipiter dans la salle de bains, avait claqué la porte derrière lui, avant même qu'elle n'ait eu le temps de se relever. Et elle n'était pas au bout de son malaise. Elle chercha où elle pourrait vomir encore, trouva une petite poubelle en plastique à moitié pleine d'emballages de hamburger et de journaux, s'y précipita et, à genoux, puis à quatre pattes, elle resta ainsi, la bouche inondée de larmes salées. Elle vida son estomac en vomissant jusqu'à ce que la bile lui remonte à la gorge dans un nouveau spasme. Elle avait la bouche grande ouverte, en apnée, et ses cheveux étaient souillés.

Puis il était là, debout devant elle, hurlant, et les autres, déboulant dans le couloir, l'un d'entre eux armé d'une spatule. Ce fut une vision furtive, mais irréelle, et puis elle se sentit sombrer, en un éclair, là où elle n'était encore jamais allée, et entendit alors, plus qu'elle ne le ressentit, le choc de son crâne heurtant le sol.

dernières parutions **TOTEM**

- Pete Fromm, *Lucy in the sky*
Benjamin Whitmer, *Pike*
Larry Brown, *Fay*
John Gierach, *Traité du zen et de l'art de la pêche à la mouche*
David Vann, *Impurs*
Kurt Vonnegut, *Nuit mère*
Bruce Holbert, *Animaux solitaires*
Edward Abbey, *Le Gang de la clef à molette*
Trevanian, *Shibumi*
Chris Offutt, *Le Bon Frère*
Wallace Stegner, *La Montagne en sucre*
Tobias Wolff, *Un voleur parmi nous*
Kim Zupan, *Les Arpenteurs*
Samuel W. Gailey, *Deep Winter*
Bob Shacochis, *Au bonheur des îles*
William March, *Compagnie K*
Larry Brown, *Père et Fils*
Ross Macdonald, *Les Oiseaux de malheur*
Ayana Mathis, *Les Douze Tribus d'Hattie*
James McBride, *Miracle à Santa Anna*
Dorothy Johnson, *La Colline des potences*
James Dickey, *Délivrance*
Eve Babitz, *Jours tranquilles, brèves rencontres*
Tom Robbins, *Un parfum de jitterburg*
Tim O'Brien, *Au lac des bois*
William Tapply, *Dark Tiger*
Mark Spragg, *Là où les rivières se séparent*
Ross Macdonald, *La Côte barbare*
David Vann, *Dernier jour sur terre*
Tobias Wolff, *Dans le jardin des martyrs nord-américains*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR
ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).